LE COMTE DE WARWIK,

TRAGÉDIE.

Par M. DE LA HARPE.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 7 Novembre 1763.



A PARIS,

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

EDOUARD D'YORK, *Roi d'Angleterre.*

MARGUERITE D'ANJOU, *Femme d'Henri IV, détrôné.*

LE COMTE DE WARWIK.

ÉLISABETH.

SUFFOLK, *Confident du Roi.*

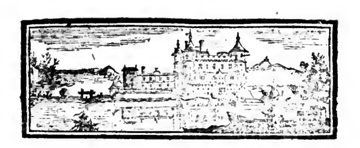
SUMMER, *Ami de Warwik.*

NEVIL, *Suivante de la Reine.*

UN OFFICIER.

GARDES, *Soldats.*

La Scene est à Londres.



LE COMTE DE WARWIK,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.

QUOI ! lorſque les Deſtins ont comblé vos revers,
Quand votre époux gémit dans l'opprobre des fers,
Lorſqu'Edouard enfin, heureux par vos déſaſtres,
S'aſſied inſolemment au Trône des Lancaſtres,
Marguerite, tranquille en ſon adverſité,
Conſerve ſur ſon front tant de ſérénité !
Quel eſpoir adoucit votre miſere affreuſe ?

MARGUERITE.

Celui qui ſoutient ſeul une ame généreuſe;
Qui ſeul peut l'affermir contre les coups du ſort,
Et lui fait rejetter le ſecours de la mort,

Aliment nécessaire à qui sentit l'offense,
Seul bien des malheureux, l'espoir de la vengeance.

NEVIL.

Eh! comment cet espoir vous seroit-il permis?
Le Sceptre est dans les mains de vos fiers ennemis.
Ils ne sont plus ces temps, où votre ame intrépide,
Soutenant les langueurs d'un Monarque timide,
De l'Anglais inquiet abaissoit la fierté,
Le soumettoit au frein de votre autorité;
Quand vous même guidant des Guerriers indociles,
Terrassiez les auteurs des discordes civiles;
Quand de l'heureux York, qui nous opprime tous;
Le pere audacieux succomboit sous vos coups.
Hélas! tout est changé: malgré votre courage,
De ses premiers bienfaits le sort détruit l'ouvrage,
York est triomphant, Lancastre est abattu;
Envain pour votre époux vous avez combattu;
En vain il a repris, encor plein d'épouvante,
Le Sceptre qui trembloit de sa main défaillante:
L'ascendant de Warwik acheva vos malheurs.
Votre fils, cet objet de vos soins, de vos pleurs,
Traîne, loin des regards d'une mere avilie,
Sous les yeux des Tyrans, son enfance asservie.
Vous-même prisonniere en ces murs odieux...

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes destins vont changer... mon cœur du moins s'en flatte.
Il faut que devant toi mon allégresse éclate.
Apprends ce qu'Edouard cache encore à la Cour,
Et ce que verra Londres avant la fin du jour.
Tu sçais qu'Elisabeth à Warwik fut promise;
Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamise,
Il attendoit sa main...

NEVIL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Des nœuds secrets

Ce foir au jeune Yorck l'enchaînent pour jamais ;
Et le peuple étonné de fa grandeur foudaine,
Apprendra cet hymen en connoiffant fa Reine.

NEVIL.

O Ciel ! que dites-vous ? Eh quoi ! lorfqu'aujourd'hui
Il brigue des Français l'alliance & l'appui,
Lorfque pour en donner une éclatante marque,
Il offre d'époufer la fœur de leur Monarque,
Que Warwik, en un mot, chargé de ce Traité,
Aux rives de la Seine eft encore arrêté,
L'imprudent Edouard, par un double parjure,
Prépare à tous les deux cette fanglante injure ?

MARGUERITE.

Oui, ce Prince entraîné par cet amour fatal,
Eft de fon bienfaiteur devenu le rival.
En vain Elifabeth, que cet hymen accable,
Voudroit en rejetter la chaîne infupportable :
Un pere ambitieux, infenfible à fes pleurs,
Va la facrifier à l'attrait des grandeurs ;
Et fa fille aujourd'hui, victime couronnée,
Attend en frémiffant ce funefte hyménée.
Voilà ce que j'ai fçu ; des amis vigilans
Ont furpris ces fecrets cachés aux Courtifans.
Penfes-tu que Warwik, tout plein de fa tendreffe,
Se laiffe impunément enlever fa Maîtreffe !
Se verra-t-il en bute au mépris des deux Cours,
Sans venger à la fois, fa gloire & fes amours ?
Connois-tu de Warwik l'impétueufe audace ?
Ce Guerrier fi terrible, auteur de ma difgrace,
Ce Héros fi vanté, dont les vaillantes mains
Ont fait en ces climats le fort des Souverains,
Eft orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible ;
Son cœur eft généreux, mais il eft inflexible.
Il dédaigne le Trône, il fe croit au-deffus
De ces Rois par fon bras protégés ou vaincus.
Tu le verras bientôt, aigri d'un tel outrage,
S'élever avec moi contre fon propre ouvrage ;
Arracher mon époux à la captivité ;

Et signalant pour moi son courage irrité;
M'aider à ranimer, après tant de désastres;
Les restes expirans du parti des Lancastres,
Ecraser Edouard après l'avoir servi,
Et me rendre à la fois tout ce qu'il m'a ravi:
Ou bien si de Warwik la valeur fortunée
Ne pouvoit rien ici contre ma destinée,
Je goûterai du moins ce plaisir consolant
De voir mes ennemis l'un l'autre s'accablant,
Victimes d'une guerre à tous les deux funeste,
Répandre sous mes yeux un sang que je déteste;
Et des maux qu'ils m'ont faits se disputant les fruits,
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NEVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toujours vous dévore,
En de nouveaux périls vous engager encore;
Vous allez tout braver pour servir un époux,
Indigne également & du Trône & de vous.

MARGUERITE.

Hélas! de son malheur ne lui fais point un crime;
Je sçais qu'il s'endormit sur le bord de l'abîme:
Le Sceptre qu'il portoit a fatigué son bras:
Il me laisse à venger des maux qu'il ne sent pas;
Se livrant à son sort en esclave timide,
Incessamment plongé dans le calme stupide,
Il paroît ne sentir dans sa triste langueur,
Ni le poids de ses fers, ni l'orgueil du vainqueur.
Eh bien! c'est donc à moi de laver son injure,
De soutenir ce rang que sa foiblesse abjure.
Eh! que dis-je! mon fils, l'idole de mon cœur,
M'offre de mes travaux un prix assez flatteur;
Si ma main le replace au Trône de son pere,
Un jour il connoîtra ce qu'il doit à sa mere.
De combien de périls j'ai sçu le garantir!
Ce jour, ce jour, hélas! me fait encor frémir,
Où d'un cruel vainqueur évitant la poursuite,
Seule, & dans les forêts précipitant ma fuite,
Egarée, éperdue, & mon fils dans mes bras,

De momens en momens j'attendois le trépas.
Un brigand se présente, & son avide joie
Brille dans ses regards à l'aspect de sa proie,
Il est prêt à frapper : je restai sans frayeur.
Un espoir imprévu vint ranimer mon cœur ;
Sans guide, sans secours dans ce lieu solitaire ;
Je crus, j'osai dans lui voir un Dieu tutélaire.
Tiens, approche, lui dis-je, en lui montrant mon fils,
Qu'à peine soutenoient mes bras appesantis ;
Ose sauver ton Prince, ose sauver sa mere...
J'étonnai, j'attendris ce mortel sanguinaire ;
Mon intrépidité le rendit généreux.
Le Ciel veilloit alors sur mon fils malheureux ;
Ou bien le front des Rois que le destin accable,
Sous les traits du malheur semble plus respectable.
Suivez-moi, me dit-il ; & le fer à la main,
Portant mon fils de l'autre, il nous fraye un chemin ;
Et ce mortel abjet, tout fier de son ouvrage,
Sembloit, en me sauvant, égaler mon courage.

NEVIL.

Ces périls retracés dans votre souvenir,
Présagent à ce fils un brillant avenir.
D'orages, de revers une enfance assiégée ;
Par le Ciel poursuivie, & par lui protégée,
A des traits si frappans fait connoître un mortel,
Objet des soins marqués d'un pouvoir éternel,
Et qui, sûr de sa route, & bravant les obstacles,
Doit du Ciel qui le guide attendre des miracles.
C'en étoit un sans doute, alors qu'au fond des bois
Un brigand enterra l'héritier de nos Rois.
Il va vous en coûter peut-être davantage,
Pour ravir son enfance aux fers de l'esclavage.
Edouard craint un nom chéri dans ces climats.
Les cœurs ambitieux ne s'attendrissent pas.

MARGUERITE.

Le traité qu'aujourd'hui l'on fait avec la France ;
Doit de ma liberté me donner l'assurance.
Je vais voir Edouard. Je sçais qu'il a promis

De fixer ma rançon & celle de mon fils.
Son cœur ne connoît point la fraude & l'artifice.
Il eſt mon ennemi: mais je lui rends juſtice.
Yorck a des talens, je dois en convenir.
Il m'a ravi le Trône, & je dois l'en punir.
Edouard à mes yeux eſt toujours un rebelle.
Je ne diſcute point cette longue querelle,
Ces droits tant conteſtés, & jamais éclaircis;
Je défendrai les miens, mon époux & mon fils.
Ce ſont là mes devoirs, mes vœux, mon eſpérance.
Je vais chercher Warwik aux rives de la France;
Il ſervira ma haine; & peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre mes ennemis.
Peut-être ſon courroux... Mais Edouard s'avance;
Laiſſe-nous

SCENE II.

MARGUERITE, EDOUARD, SUFFOLK; GARDES.

EDOUARD.

Vous avez ſouhaité ma préſence.
Quelque reſſentiment qui nous puiſſe animer,
Mon cœur eſt équitable, & ſçait vous eſtimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,
L'illuſtre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je ſuis paroiſſant devant toi,
J'enviſage les maux accumulés ſur moi.
Je t'ai vu mon Sujet, j'ai marché Souveraine
Dans ce même Palais où ton pouvoir m'enchaîne.
Le deſtin l'a voulu, jouis de ſa faveur.
Mais ſi ton ame encor eſt ſenſible à l'honneur,
J'en réclame les loix ſans demander de grace.
Je ſçais, ſans m'avilir, céder à ma diſgrace.

J'oſe

J'ose attendre de toi mon fils, ma liberté.
Que l'un & l'autre ici soient garans du Traité
Qu'à la Cour de Louis Warwik a dû conclure :
Tu dois les accorder ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je dois t'en donner.
Mon aspect dès long-temps a dû t'importuner ;
Il trouble les douceurs d'un regne illégitime.
Il est dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

EDOUARD.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang
Que trop long-temps Lancastre usurpa sur mon sang.
Je ne veux point ici vous expliquer mes titres ;
La haine & l'intérêt sont d'injustes arbitres.
Eh ! de quel droit enfin, vous d'un sang étranger ;
Quand Londres me couronne, osez-vous me juger ?
De Naples & d'Anjou l'incertaine héritiere,
Devroit s'occuper moins du Trône d'Angleterre.
Par le Peuple & les Grands, Lancastre est condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangere illustre, & non pas une Reine.
D'un titre qui n'est plus, cessez d'être si vaine.
Entre Louis & moi je ménage un Traité
Qui fixera l'instant de votre liberté.
Je le souhaite au moins ; mais je ne puis répondre
Des obstacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des Rois coûtent à démêler,
Et mon devoir n'est point de vous les révéler :
Attendez jusques-là ma volonté suprême.

MARGUERITE.

J'attends tout désormais du Ciel & de moi-même.
Je ne m'abaisse point jusqu'à prouver mes droits,
Et je sçais que le fer est la raison des Rois.
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes plaintes :
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.
Songe que dans ces murs un Peuple factieux,
Toujours prêt à pousser un cri séditieux,
Cruel dans ses retours, extrême en ses offenses ;

Peut encore à mon cœur préparer des vengeances;
Et m'offrir un plus sûr & plus facile appui
Que ces Rois toujours lents à s'armer pour autrui.
Il faut ou m'immoler, ou me craindre sans cesse.
Peut-être songes-tu d'accabler la foiblesse
D'un sexe qui souvent est dédaigné du tien;
Va, crois que Marguerite est au-dessus du sien.

EDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare;
Mais ce n'est point à vous de me croire barbare.
Contre vous autrefois me guidant aux combats,
Mon pere malheureux a trouvé le trépas;
Par des tributs sanglans j'ai pu le satisfaire:
Je n'imputai sa mort qu'aux hasards de la guerre.
Je sçais vous pardonner ces impuissans éclats,
Qui consolent le foible & ne le vengent pas.
J'honore vos vertus, je l'avouerai sans feindre,
Je puis vous admirer; mais je ne puis vous craindre.
Calmez votre douleur auprès de votre fils:
Allez; son entretien va vous être permis.
Peut-être en le voyant votre reconnoissance
Avouera que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état & le mien, ses pleurs & mes regrets,
M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
Adieu.

SCENE III.

EDOUARD, SUFFOLK, GARDES.

EDOUARD.

Je plains les maux de cette ame irritée.
Ah! prends pitié d'une ame encor plus tourmentée.
Cher ami, tout mon cœur est ouvert à tes yeux,
Tu l'as connu long-temps & noble & vertueux;
Peut-être il l'est encor, & fait pour toujours l'être....

De moi-même à ce point l'amour eſt-il le maitre ?
Cet amour juſqu'ici vainement combattu,
Dont rougit ma raiſon, dont frémit ma vertu,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie,
Et qui pourtant, hélas ! m'eſt plus cher que ma vie :
Tu dois t'en ſouvenir ; tu ſçais que dès le jour
Où ces attraits nouveaux brillerent dans ma Cour,
J'éprouvai, je ſentis ce charme inexprimable,
Ces premiers mouvemens d'un penchant indomptable,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avoit point aimé.
Surpris de mon état, de moi même alarmé,
Je vis tous les dangers de ma folle tendreſſe.
Hélas ! ſans la dompter on connoît ſa foibleſſe.
Tu vois ce que j'ai fait : j'ai craint que dans ces lieux
Le retour de Warwik ne traverſât mes vœux.
J'ai frémi de me voir confus à ſes approches,
Expoſé ſans défenſe à ſes juſtes reproches.
Je hâte cet hymen : j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur ſi rude à ſoutenir ;
Et ce cœur qui long-temps trembla près de l'abîme ;
Pour finir les combats, précipite ſon crime.

SUFFOLK.

Sans doute qu'aujourd'hui, prêt à former ces nœuds ;
Vous en avez prévu les effets hazardeux.
L'amour excuſe tout, alors qu'il eſt extrême,
Votre ame en s'y livrant, ſe condamne elle-même ;
Mais l'objet qui pour lui vous fait tout oublier,
En partageant vos feux, doit les juſtifier.

EDOUARD.

L'aimable Eliſabeth au printemps de ſon âge,
Peut-être de l'amour ignorant le langage,
M'a fait voir juſqu'ici dans ſa timidité,
Ce trouble intéreſſant qui ſied à la beauté.
Moi-même, je l'avoue, interdit devant elle ;
Rougiſſaut malgré moi de mon erreur nouvelle ;
Commençant des diſcours que je n'achevois pas,
Je n'ai preſque parlé que par mon embarras ;

Mais j'ai peine à penser qu'une plus chere flame
Ait surpris sa jeunesse & me ferme son ame.
Elle a peu vu l'époux qui lui fut destiné.
On écoute sans peine un Amant couronné,
Offrant avec sa main le Sceptre d'Angleterre;
Enfin je l'aime assez pour apprendre à lui plaire.
C'est Warwik qui produit mes troubles inquiets,
Je songe à son courroux, & plus à ses bienfaits.
Je détruis dans ses mains les fruits de sa prudence,
Je l'expose lui-même au mépris de la France.
Eh! qui sçait, dans l'ardeur de ses ressentimens,
Jusqu'où peuvent aller ses fiers emportemens?

SUFFOLK.

Peut-être vos débats vont rallumer la guerre....

EDOUARD.

C'est un astre sanglant qui luit sur l'Angleterre.
De Lancastre & d'Yorck les partis opposés,
Ont fait couler le sang des peuples écrasés.
L'Anglais environné du meurtre & des ravages,
A compté jusqu'ici ses jours par des orages.
A peine il semble enfin goûter quelque repos:
Faut-il que je l'expose à des malheurs nouveaux?
C'est en toi, cher Suffolk, que mon espoir réside,
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide;
Vole & préviens Warwik; ne lui déguise rien:
Va, mon cœur n'est pas fait pour abuser le sien;
Peins-lui tout mon amour, mes feux & mon yvresse;
Et si son amitié pardonne à ma foiblesse,
Qu'il éleve ses vœux à l'hymen de ma sœur,
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.
Toujours l'ambition fut sa premiere idole;
L'amour n'est à ses yeux qu'un prestige frivole.
Elisabeth sur lui n'a point cet ascendant
Qui semble humilier son cœur indépendant,
Qui subjugue le mien trop flexible & trop tendre;
A des nœuds plus brillans son orgueil va prétendre.
Oui, j'ose l'espérer.

SUFFOLK.

Mais Louis irrité
De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,
Peut demander bientôt raison de cette injure ?

EDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut se conclure.
Trop occupé lui-même en ses propres Etats,
Il n'ira point donner le signal des combats;
Fameux par l'artifice, & non par la victoire,
Jaloux de la puissance, & non pas de la gloire,
Ce Prince malheureux dans le sein de la paix,
Est accablé du soin d'opprimer ses sujets ;
Et pour assurer mieux la paix où je l'invite,
Je prétends, sans rançon, lui rendre Marguerite.
De Lancastre en mes mains je retiendrai le fils,
Rejetton dangereux, cher à mes ennemis.
Toi, ne perds point de temps.

SCENE IV.

EDOUARD, SUFFOLK, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, Warwik arrive.
Le peuple impatient s'empresse sur la rive;
On veut voir ce Héros trop long-temps attendu,
Que l'Europe contemple, & qui nous est rendu.

EDOUARD.

(L'Officier sort.)

Il suffit. Laissez-nous.

SCENE V.

EDOUARD, SUFFOLK.

EDOUARD.

O Ciel! quel coup de foudre!
Que pourrai-je lui dire, & que dois-je résoudre?
Warwik est dans ce lieu! ô soins trop superflus!
D'une vaine prudence, ô projets confondus!
Allons: à ses regards avant que de paroître,
Ami, viens éclairer, viens affermir ton Maître.
Il est sensible, il aime, il se juge... Ah! ce cœur,
Qui de ses passions voudroit être vainqueur,
Qui respecte Warwik, qui le craint & qui l'aime;
N'oubliera pas, crois-moi, ce qu'il doit à soi-même;
Et que parmi les maux qui causent mon effroi,
Le malheur d'être injuste est le plus grand pour moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

WARWIK, SUMMER.

WARWIK.

JE ne m'en défends pas; ces transports, cet hommage,
Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités:
Ces tributs sont bien doux quand ils sont mérités.

J'ai placé ſur le Trône un Roi digne de l'être.
Londres ne verra plus ſon mépriſable Maître,
Henri dans la langueur tombé preſqu'en naiſſant,
Et d'une épouſe altiere eſclave obéiſſant.
Entre deux nations rivales & hautaines,
Ma prudence du moins a ſuſpendu les haines :
Louis à notre Roi vient d'accorder ſa ſœur.
Du Trône d'Angleterre à peine poſſeſſeur,
Edouard par mes ſoins ne craint plus que la France
S'efforce de troubler ſa nouvelle puiſſance.
Voilà ce que j'ai fait, Summer; & je me vois
L'arbitre, la terreur & le ſoutien des Rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillans vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble & vous honore :
L'hymen d'Eliſabeth, promiſe à votre ardeur...

WARWIK.

L'amour qu'elle m'inſpire eſt digne d'un grand cœur.
Sur le point de former cette union ſi belle,
L'intérêt de mon Roi ſoudain m'éloigna d'elle.
Je reviens à ſes pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient : C'eſt le Roi qui marche vers ces lieux.
Cours chez Eliſabeth; mon ame impatiente
Veut hâter le moment de revoir mon Amante.

SCENE II.

EDOUARD, WARWIK, GARDES.

WARWIK.

VOs deſſeins ſont remplis, vos vœux ſont ſatisfaits ;
Sire, j'apporte ici l'alliance & la paix.
L'hymen y joint ſes nœuds : une illuſtre Princeſſe,
Digne par les vertus dont brille ſa jeuneſſe,

De fonder l'union de deux Rois tels que vous;
Va traverser les mers pour chercher son époux.
Louis me l'a promis; & votre ami fidele,
Warwik, est trop heureux de vous prouver son zele
Par des soins vigilans, autant que par son bras,
Et dans la Cour des Rois, comme dans les combats.

EDOUARD.

Je sçais ce que mon cœur doit de reconnoissance
A ce zele constant qui fonde ma puissance :
Mais pour ne rien cacher de l'état où je suis,
Le sort ne permet pas que j'en goûte les fruits;
Je serai, sans former cette chaîne étrangere,
Allié de Louis, mais non pas son beau-frere.

WARWIK.

Comment!... Daignez au moins m'expliquer ce discours.
De vos premiers desseins qui peut troubler le cours?
Quoi! les oubliez-vous? & la France offensée
Verra-t-elle?...

EDOUARD.

En un mot, j'ai changé de pensée;
Je ne puis à ce point forcer mes sentimens.

WARWIK.

Mais songez que Louis a reçu vos sermens,
Que j'ai reçu les siens; & que Warwik, peut-être,
N'est pas un vain garant de la foi de son Maître.

EDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis, & je le lui rendrai :
Mais de ces tristes nœuds mon ame détournée,
Etablit ses projets sur un autre hyménée.
Il n'y faut plus songer.

WARWIK.

Et quels nœuds aujourd'hui
Peuvent vous assurer un plus solide appui?
Quel traité plus utile?

EDOUARD.

Eh quoi! la politique
M'imposera

M'imposera toujours un fardeau tyrannique ;
Et des loix qu'elle dicte esclave ambitieux,
Je serai toujours Grand, sans jamais être heureux !
Je déteste ces loix, & mon cœur les abjure.

WARWIK.

Qu'entends-je ! Est-ce l'amour qui vous rendroit parjure ?
Quoi ! de vos ennemis à peine encor vainqueur,
Le Trône a-t-il déjà corrompu votre cœur ?
Edouard écoutant de frivoles tendresses,
S'est-il déjà permis de sentir des foiblesses ?
Et parmi les périls renaissans chaque jour,
Avez-vous donc appris à céder à l'amour ?
Ce n'est point à ces traits qu'on doit vous reconnoître.
Un moment à ce point n'a pu changer mon Maître ;
Non, je ne le crois pas ; & sans doute son cœur,
A la voix d'un ami, va sentir son erreur.

EDOUARD.

(*à part.*) (*haut.*)
Ah ! je suis déchiré. Non, Warwik, cette flame,
(J'ose au moins m'en flatter,) n'a point flétri mon ame ;
Et vous devez penser que ce cœur malheureux,
Ce cœur foible une fois, est encor généreux.
Non, monté sur un Trône entouré de ruines,
Et des feux mal éteints des guerres intestines,
Je ne me livre point à ces égaremens,
Des Princes amollis lâches amusemens.
D'un sentiment profond j'éprouve la puissance.. !
Votre seule amitié me rend quelque espérance...
Warwik... Ah ! si pour moi.... vous sçaurez mes desseins,
Et vous-même aujourd'hui réglerez mes destins.

SCENE III.

WARWIK *seul.*

O Ciel ! à ce retour aurois-je dû m'attendre ?
Quel est ce changement que je ne puis comprendre ?
Quel objet tout-à-coup a donc surpris sa foi ?
Me trompé-je ? La Reine avance ici vers moi !
Quoi ! de son ennemi cherche-t-elle la vue ?

SCENE IV.

MARGUERITE, WARWIK.

MOn approche en ces lieux est sans doute imprévue.
Vous êtes étonné qu'au sein de mon malheur,
Je puisse sans frémir en aborder l'auteur :
Mais un motif pressant auprès de vous m'amene.
Je vous vois revenu des rives de la Seine ;
Et sans doute vos soins achevent le Traité.
M'apprendrez-vous au moins quel espoir m'est resté ?
Si l'on finit mes maux, si Louis s'intéresse
A la captivité d'une triste Princesse ?
Aux intérêts nouveaux à vous seuls confiés ;
Mon fils & mon époux sont-ils sacrifiés ?

WARWIK.

Vous sçaurez votre sort, il dépend de mon Maître.
Mais ce Traité, Madame, est incertain peut-être.
Un jour, vous le sçavez, apporte quelquefois
D'étranges changemens dans les projets des Rois.

MARGUERITE.

Edouard pourroit-il rejetter l'alliance

Que lui-même par vous propofoit à la France ?
On dit que dans fon cœur l'amour le plus ardent
Prend depuis quelques jours un fuprême afcendant;
Pourriez-vous l'ignorer ?

WARWIK *à part.*

Que faut-il que je penfe ?
A-t-il fait de ces feux éclater l'imprudence ?

MARGUERITE.

On dit plus, & peut-être allez-vous en douter ;
On dit que cet objet, qu'il eût dû refpecter,
Devoit s'unir bientôt, par un nœud plus profpere;
Au plus grand des Guerriers qu'ait produit l'Angleterre,
A qui même Edouard doit toute fa grandeur;
Qu'Edouard lâchement trahit fon bienfaiteur ;
Que, pour prix de fon zele & d'une foi conftante;
Il lui ravit enfin fa femme & fon Amante.
Ce font là fes projets, fes vœux & fon efpoir ;
Et c'eft Elifabeth qu'il époufe ce foir.

WARWIK.

Elifabeth ! ô Ciel !... Non, je ne puis le croire.
Le Roi conferve encor quelque foin de fa gloire.
On n'eft pas à ce point lâche, perfide, ingrat ;
Il ne veut point fe perdre, & lui-même, & l'Etat.
Il fçait ce que je puis ; il connoît mon courage :
Edouard jufques-là n'a point pouffé l'outrage ;
Il ne l'a pas ofé...

MARGUERITE.

Bientôt vous connoîtrez
Si j'en crois fur ce point des bruits mal affurés ;
Bientôt....

WARWIK.

Je puis du moins foupçonner votre haine.
Vous voulez que vers vous la fureur me ramene ;
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard...
Mais la confufion, le trouble d'Edouard....
De tant d'ingratitude, ô Ciel ! eft-on capable ?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable ?
Lorſque l'on a trahi ſon Prince & ſon devoir,
Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Warwik eût ſuivi de plus juſtes maximes,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes;
Il me connoît aſſez pour croire que mon cœur
D'un plus digne retour eût payé ſa valeur.
Adieu. Dans peu d'inſtans vous pourrez reconnoître
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau Maître.
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez ſervir;
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.
Je rends grace au deſtin : oui, ſa faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance,
Et j'ai vu l'ennemi qui combattit ſon Roi,
Puni par un ingrat qu'il ſervit contre moi.

SCENE V.

WARWIK *ſeul.*

Je rejette un ſoupçon peut-être légitime...
Ah ! mon cœur n'eſt pas fait pour concevoir un crime.
Je n'ai pas dû penſer, quand j'allois le ſervir,
Que mon Roi, mon ami, fût prêt à me trahir.

SCENE VI.

WARWIK, SUMMER.

SUMMER.

Oſerai-je annoncer ce que je viens d'apprendre?
Eliſabeth...

WARWIK.

Arrête. Ah! je crains de l'entendre.
Tu viens pour confirmer ces horribles récits...

Eh bien ? Elisabeth ? . . . Acheve. Je frémis.

SUMMER.

Elisabeth, Seigneur, va vous être ravie.
C'est d'elle que j'ai sçu toute la perfidie,
Les indignes complots préparés contre vous.
Edouard veut ce soir devenir son époux ;
Et son pere, ébloui de ce rang si funeste,
Abandonne sa fille aux nœuds qu'elle déteste.
Elle cherche l'instant de vous entretenir.

WARWIK.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.
Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide,
Et je veux qu'Edouard . . . Je l'aimois le perfide !
Je sens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur . . .
Peut-on porter plus loin la fourbe & la noirceur ?

SUMMER.

Il ne peut sans vous perdre obtenir ce qu'il aime :
Il doit vous redouter ; redoutez-le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi...

WARWIK.

Que d'affronts réunis ! étoient-ils faits pour moi ?
Ah ! qu'un vil Courtisan, qu'un pere impitoyable ;
Envers sa fille & moi se soit rendu coupable ;
Qu'il ait conçu l'espoir, en me manquant de foi,
De briller près du Trône à côté de son Roi ;
J'excuse avec mépris sa basse complaisance,
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance ;
Mais que, plus criminel & plus lâche en effet,
Edouard sans rougir.... Il le veut... C'en est fait.
O toi ! par tant d'amour à mon sort enchaînée,
O chere Elisabeth ! à mes vœux destinée,
Cieux, témoins des transports de Warwik outragé,
Je jure ici par vous que je serai vengé ;
Entendez le serment que ma bouche prononce,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.

SCENE VII.

WARWIK, ELISABETH, SUMMER.

WARWIK.

AH ! Madame, venez enflammer mon courroux ;
Mon amour, ma vengeance avoient besoin de vous ;
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon ame.
J'ai sçu de mon Rival l'audacieuse flame,
J'ai sçu tous ses projets ; & je connois trop bien
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien,
Pour croire qu'il ait pu, s'avilissant lui-même,
Sacrifier Warwik à la grandeur suprême.
Un lâche à son amour alloit vous immoler ;
Mais Warwik est ici ; c'est à lui de trembler.
Le Ciel m'a ramené pour prévenir le crime.
Ne craignez plus qu'ici son pouvoir vous opprime.
C'est moi qui vous défends, moi qui veille sur vous,
Moi qui suis votre appui, votre Amant, votre époux,
Votre vengeur encore ; & vous allez connoître
Si Warwik aisément est le jouet d'un traître,
S'il est ou dangereux, ou sensible à demi,
S'il confond un ingrat comme il sert un ami.

ELISABETH.

De mon pere, il est vrai, l'injuste tyrannie
A ces tristes liens a condamné ma vie ;
Et mon cœur, loin de vous, vous adressoit, hélas !
Des regrets impuissans que vous n'entendiez pas.
Je demandois Warwik ; dans mon impatience
Ma voix vous appelloit des rives de la France,
Et votre Elisabeth, dans l'horreur de son sort,
Au défaut de Warwik, eût imploré la mort :
Enfin je vous revois, vous essuyez mes larmes ;
Je ne puis cependant vous cacher mes alarmes.

Je crains que le transport de ce cœur indompté,
Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté ;
On ne peut d'Edouard ignorer les tendresses :
Les Maîtres des humains cachent-ils leurs foiblesses ?
Toujours des yeux perçans sont ouverts à la Cour.
Croyez qu'instruits déjà de ce fatal amour,
Vos détracteurs secrets, (vous en avez sans doute)
Veulent sur vos débris se frayer une route ;
Et pour perdre un Héros toujours craint ou haï ;
Il suffit d'un Roi foible & d'un lâche ennemi.

WARWIK.

Moi, garder le silence ! Et pourquoi me contraindre ?
Quand je suis offensé, c'est moi que l'on doit craindre.
Eh ! quel péril pour moi pouvez-vous redouter ?
Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter ?
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre ?
On dira que Warwik, si vanté dans la guerre,
Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits ;
Qui créa, qui servit, qui détruisit des Rois,
Infidele à sa gloire autant qu'à sa tendresse,
N'a sçu ni conserver ni venger sa Maîtresse...
Je rougis d'y penser.... Non, non ; je puis encor
Disposer de l'Etat, & commander au sort,
A Lancastre abattu rendre son héritage,
Renverser Edouard & briser mon ouvrage.

ELISABETH.

Warwik... Ah ! cher Amant ! Hélas ! il m'est bien doux
De sentir à quel point je puis régner sur vous.
C'est mon seul intérêt que votre amour embrasse,
C'est pour moi qu'il frémit, c'est pour moi qu'il menace.
A mon cœur éperdu vous rendez le repos :
Eh ! connoît-on la crainte à côté d'un Héros ?
Mais pourquoi présenter à mon ame attendrie,
Le spectacle effrayant des maux de ma Patrie ?
Quoi ! ne pouvez-vous rien sur le cœur d'Edouard,
Sans aller de la guerre arborer l'étendard ?

Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre
Que sa présence seule?...

WARWIK.

Eh! qu'en puis-je prétendre?
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré
Cet hymen glorieux par moi seul préparé?
Il suit aveuglément ses amoureux caprices.
Envers moi, s'il se peut, comptez ses injustices,
Et les crimes d'un cœur à son amour soumis,
Pour qui tous les devoirs semblent anéantis.
Tandis que loin de vous, pour lui, pour sa puissance,
Je m'expose aux tourmens d'une cruelle absence,
Que fait-il cependant? Comment m'a-t-il traité?
Il me rend le jouet de sa légéreté,
Il me fait vainement engager ma parole,
Et signer un traité frauduleux & frivole.
C'est peu: qui choisit-il enfin pour m'outrager?
Non, sans frémir encor je ne puis y songer.
C'est l'objet, le seul bien dont mon ame est jalouse,
Le prix de mes travaux, c'est vous, c'est mon Epouse.
Ah! cet enchaînement, ce tissu de noirceurs,
Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs.
Il en verra l'effet, il faut qu'il soit terrible.
Je suis, je suis encor ce Warwik invincible;
J'ai pour moi l'équité, mon nom & mes exploits:
Je paroîtrai dans Londres, on entendra ma voix.
On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Warwik de ses travaux demandant le salaire,
Indigné des affronts qu'il n'a point mérités,
Et de l'ingrat Yorck contant les lâchetés;
Et de l'autre on verra, confus en ma présence,
Edouard aux grandeurs conduit par ma vaillance;
Qui sans moi, dans l'exil ou la captivité,
Cacheroit sa misere & son obscurité.
Ce peuple est généreux, il m'aime, & l'on m'offense.
Entre Edouard & moi pensez-vous qu'il balance?

ELISABETH.

ELISABETH.

Ecoutez-moi, Warwik. Votre cœur ulcéré,
Dans ses emportemens est peut-être égaré.
Je ne puis croire encor Edouard inflexible ;
A la gloire, aux vertus vous l'avez vu sensible.
Sans doute il ne sçait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant seroit affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un pere ;
J'ai craint de trop braver les traits de sa colere,
Si devant Edouard j'eusse attesté nos nœuds,
Si j'avois avoué que ce cœur généreux
Se plaît à préférer, acceptant votre hommage,
Le Héros bienfaiteur au Prince son ouvrage,
Et que, fier de s'unir à vos nobles destins,
Il voit dans son Amant le premier des humains :
Mais j'oserai parler ; on sçaura mes promesses,
J'avouerai, sans rougir, l'excès de mes tendresses.
J'avouerai que l'instant où j'irois à l'Autel,
Seroit pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Eh ! quel homme implacable, en sa rage inhumaine,
Au défaut de l'amour, veut mériter la haine ;
Et s'assurer au moins cet horrible plaisir,
De déchirer un cœur qu'il n'a pu conquérir ?
Edouard, croyez-moi, n'a point ce caractere ;
Laissez de vos destins ma voix dépositaire.
Laissez-moi balancer les vœux de deux grands cœurs ;
Que Warwik, modérant ses bouillantes fureurs,
Dépose entre mes mains, s'il daigne ici m'en croire ;
L'intérêt de ses feux & celui de sa gloire.

WARWIK.

Edouard, je le vois, ne vous est pas connu.
Dans le fond de son cœur j'ai déjà tout perdu.
Peut-être dès long-temps je lui portois ombrage ;
En rompant un Traité dont j'ai fait mon ouvrage,
Il prétend annoncer ma chûte au peuple Anglais.
Mon absence aux complots ouvroit mon libre accès ;
De ceux qu'on a formés je reconnois la trace ;
C'est ainsi qu'à la Cour commence la disgrace,

Je prévois tous les coups que je vais essuyer ;
Décheoir du premier rang, c'est tomber au dernier.
A de pareils revers la faveur est promise,
Et peut-être déjà ma dépouille est soumise :
Mais cet espoir encor peut être confondu ;
Je ne tomberai pas sans avoir combattu.
L'Anglais indépendant & libre autant que brave,
Des caprices de Cour ne fut jamais esclave ;
Nous ne l'avons point vu régler jusqu'à ce jour,
Sur la faveur des Rois, sa haine ou son amour.
Contre un tel préjugé son ame est aguerrie,
Souvent contre le Trône, il défend la Patrie.
Ses Rois le sçavent trop; ce Peuple citoyen
Ose attaquer leur choix & soutenir le sien.
Nul à ses Souverains ne rend autant d'hommage :
Mais sous ces vains respects, consacrés par l'usage,
Il garde une fierté qu'ils craignent d'éprouver ;
Il les sert à genoux : mais il sçait les braver.

ELISABETH.

Oui, je sçais ce qu'il peut. Que de maux, que de crimes
Produiront les fureurs qu'il croira légitimes !
Prévenons ce désastre, & ne présentez plus
Un avenir horrible à mes sens éperdus ;
Laissez-vous désarmer à ma voix suppliante ;
Et cédez, sans rougir, aux pleurs de votre Amante.

WARWIK.

Eh bien, vous le voulez, & pour quelques momens
Je suspendrai l'ardeur de mes ressentimens ;
Vous seule sur mon ame avez pris cet empire :
Mais si, n'écoutant rien que l'ardeur qui l'inspire ;
Edouard aujourd'hui persiste à m'outrager,
Je ne le connois plus, & je cours me venger.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, NEVIL.

MARGUERITE.

Tout semble confirmer l'espoir dont je me flatte,
Entre mes ennemis déjà la haine éclate.
Warwik est furieux, & mon adresse encor
A sçu de son courroux échauffer le transport.
Je sçaurai faire plus, je sçaurai le conduire;
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'instruire.
Il veut voir Edouard: ce fatal entretien
Pourroit anéantir mon espoir & le sien.
Le Comte est violent, & sa superbe audace
Brûle de prodiguer l'injure & la menace:
Mais contre un ennemi c'est peu de s'emporter,
Je veux qu'il le détruise, au lieu de l'insulter;
Et ne se livre pas, dans sa fiere imprudence,
Au plaisir dangereux d'annoncer sa vengeance.

NEVIL.

Peut-il, de vos amis à peine secondé,
Renverser un pouvoir que lui-même a fondé?

MARGUERITE.

Va, pour renouveller nos sanglantes querelles,
Un souffle peut encor tirer des étincelles
Du feu qui vit sans cesse au sein de ces climats,
Et qu'ont nourri trente ans de haine & de combats.
Oui, de Lancastre ici le parti peut renaître;
Cet orgueilleux Sénat qui veut parler en Maître;
Mais qui du plus heureux suivant toujours la Loi,
Trembloit devant Warwik, en proscrivant son Roi,

Qui n'a ſçu qu'outrager une Reine impuiſſante ;
Fléchira devant moi , s'il me voit triomphante.
Le farouche Ecoſſois que l'on veut opprimer ,
Qui contre ſes Tyrans eſt tout prêt à s'armer ,
Et du haut de ſes monts , contre un joug qui l'offenſe ,
Lutte & défend encor ſa fiere indépendance ;
Ce Peuple qu'en ſecret je ſouleve aujourd'hui ,
A mes juſtes deſſeins prêtera ſon appui.

NEVIL.

Mais l'Anglais fatigué de diſcorde & de guerre.. ?

MARGUERITE.

L'Anglais ne peut goûter qu'une paix paſſagere :
Ne crois pas qu'Edouard triomphe impunément.
Mets-toi devant les yeux l'affreux enchaînement
De meurtres , de forfaits dont la guerre civile
A depuis ſi long-temps épouvanté cette Iſle.
Songe au ſang dont mes yeux ont vu des flots
Sous le fer des ſoldats , ſous le fer des bourreaux.
Vois d'un deuil éternel l'Angleterre couverte ,
Où d'un pere ou d'un fils chacun pleure la perte ;
Tous nés pour la vengeance , en nourriſſent l'eſpoir ,
Et pour eux en naiſſant c'eſt le premier devoir.
Que te dirai-je enfin ? le ſang & le ravage
Ont endurci ce Peuple , ont irrité ſa rage ;
Et par de longs combats au carnage exercé ,
Il conſerve la ſoif du ſang qu'il a verſé.

NEVIL.

Ainſi donc de Warwik ſi long-temps ennemis ;
L'intérêt vous rapproche & vous réconcilie.
Votre cœur engagé dans ſes nouveaux projets ,
Auroit-il oublié les maux qu'il vous a faits ?

MARGUERITE.

Non. J'ai par le malheur appris à me contraindre.
Je ſçais cacher ma haine & ne ſçais pas l'éteindre.
Si l'inconſtant Warwik, aigri contre ſon Roi ,
Veut relever Lancaſtre & s'unir avec moi ,
Je ſçais apprécier ce retour politique ;
Je ne ſouffrirai point qu'un ſujet deſpotique ,

De l'Etat avili bravant toutes les Loix ;
Ait le droit insolent d'épouvanter ses Rois,
Ni qu'en servant mon Maître il apprenne à lui nuire.
Edouard aujourd'hui suffit pour m'en instruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent,
Et je sçais comme on traite un Sujet trop puissant.
Mais on vient, & Warwik sans doute ici s'avance....
C'est le Roi... Viens, Nevil ; évitons sa présence.

SCENE II.

EDOUARD, SUFFOLK, GARDES.

EDOUARD.

TU le vois ; désormais tout espoir est perdu :
Par des emportemens Warwik t'a répondu.
Tout sert à m'irriter, & mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin sortir d'un si long trouble ?
Il faut m'en délivrer : que l'on nous laisse ici.
Qu'on éloigne sur-tout Warwik... Ciel !

SCENE III.

EDOUARD, WARWIK, SUFFOLK, GARDES.

WARWIK *entrant brusquement.*

LE voici.
Je ne m'attendois pas, Sire, que la fortune
Dût vous rendre si-tôt ma présence importune ;
Que jamais contre moi le courroux du destin,
Pour préparer ses traits, empruntât votre main.
Je n'ai pu le penser ; je n'ai pu le comprendre :

Enfin de votre part il m'a fallu l'apprendre.
C'est ainsi que par vous je suis récompensé!
Voilà le sort brillant qui me fut annoncé,
Ce bonheur & ces jours de gloire & de délices;
Apanage éclatant promis à mes services!
Rappellez-vous ici ce jour, ce jour affreux,
Ce combat si funeste & ces champs malheureux,
Où, du destin cruel éprouvant la colere,
Sur des monceaux de morts expira votre pere.
Tout couvert de son sang, & combattant toujours,
Le fer des ennemis alloit trancher vos jours.
Je volai jusqu'à vous; je me fis un passage;
Mon bras ensanglanté vous sauva du carnage;
Et bientôt sur mes pas, aidé de mes amis,
De vos Guerriers vaincus j'assemblai les débris.
» Warwik, me disiez-vous, prends soin de ma
» jeunesse:
» C'est dans tes mains, Warwik, que le destin me
» laisse.
» Sois mon guide & mon pere, & je serai ton fils.
» Conduis-moi vers ce Trône où je dois être assis.
» Viens, combats, & sois sûr que ma reconnoissance
» Te fera plus que moi jouir de ma puissance.
Tels étoient vos discours; je les crus, & ma main
S'arma pour vous venger, & changea le destin.
Je vis fuir devant moi cette Reine terrible;
J'acquis, en vous servant, le titre d'invincible.
Sans doute qu'à vos yeux de si rares bienfaits,
Ne pouvant s'acquitter, passent pour des forfaits.
Mais du moins envers vous je n'en commis point
d'autres.
Je frémirois ici de retracer les vôtres.
Vous avez tout trahi, l'honneur & l'amitié,
Barbare! & c'est ainsi que vous m'avez payé.

EDOUARD.

Modérez devant moi ce transport qui m'offense;
Vantez moins vos exploits; j'en connois l'importance:
Mais sçachez qu'Edouard, arbitre de son sort,

Auroit trouvé, sans vous, la victoire ou la mort.
Vous n'en pouvez douter ; vous devez me connoître.
Eh ! quels sont donc enfin les torts de votre Maître ?
Je vous promis beaucoup : vous ai-je donné moins ?
Le rang où près de moi vous ont placé mes soins,
L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puissance,
Sont-ils de vains effets de ma reconnoissance ?
Il est vrai, j'ai cherché l'hymen d'Elisabeth.
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon sujet ?
Et m'est-il défendu d'écouter ma tendresse,
De brûler pour l'objet où votre espoir s'adresse ?
Que me reprochez-vous ? Suis-je injuste ou cruel ?
L'ai-je, comme un Tyran, fait traîner à l'autel ?
Je me suis, comme vous, efforcé de lui plaire ;
Je me suis appuyé de l'aveu de son pere ;
J'ai demandé le sien ; &, s'il faut dire plus,
Elle n'a point encor expliqué ses refus.
Laissez-moi jusques-là me flatter que ma flamme ;
Que mes soins empressés, n'offensent point son ame ;
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux,
Peut être, malgré vous, sensible à d'autres feux.

WARWIK.

Quand vous n'auriez pas sçu, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Que nos cœurs sont unis par l'amour le plus tendre,
J'avois cru (je veux bien l'avouer entre nous)
Avoir acquis des droits assez puissans sur vous,
Pour ne vous voir jamais essayer de séduire
L'objet qui m'a sçu plaire, & le seul où j'aspire.
Je me suis bien trompé, je le vois. mais enfin
Il reste à mon amour un espoir plus certain.
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre ;
Je dois en convenir ; mais je puis le défendre
Vous n'avez pas pensé sans doute qu'aujourd'hui
L'Amante de Warwik demeurât sans appui.
Jamais Elisabeth ne me sera ravie,
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.
Jamais impunément je ne fus offensé.

EDOUARD.

Jamais impunément je ne fus menacé ;
Et si d'une amitié qui me fut long-temps chere ;
Le souvenir encor n'arrêtoit ma colere,
Vous en auriez déjà ressenti les effets....
Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits.
Ne poussez pas plus loin ma bonté qui se lasse,
Et ne me forcez pas à punir votre audace.
Edouard peut d'un mot venger ses droits blessés ;
Et fût-il votre ouvrage, il est Roi : c'est assez.

WARWIK.

Oui, j'aurois dû m'attendre à cet excès d'injure :
Toujours le sang d'Yorck fut ingrat & parjure.
Mais du moins....

EDOUARD.

C'en est trop. Holà, Gardes, à moi.

(Ils environnent Warwik.)

WARWIK.

Lâches, n'avancez pas : craignez Warwik. Et toi ;
Toi qui me réservois cet horrible salaire,
Immole le Guerrier qui t'a servi de Pere.
Prends ce fer de ma main ; frappe un cœur que tu hais :
Va, tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.

(Il jette son épée aux pieds du Roi.)

SCENE IV.

EDOUARD, WARWIK, ELISABETH, SUFFOLK, GARDES.

ELISABETH.

Que vois-je ? O Ciel ! O jour funeste !
Hélas ! par vos vertus, par ce Ciel que j'atteste,
Ecoutez-moi, Seigneur....C'est moi qu'il faut punir

De

De ces triſtes débats, que j'ai dû prévenir.
Oui, j'aurois dû plutôt, vous découvrant mon ame;
Etouffer dans la vôtre une imprudente flamme;
Et ſi l'amour, hélas! vous ſoumet à ſa loi,
Ah, vous devez ſentir ce qu'il a pu ſur moi.
Oui, j'aime dans Warwik ce vertueux courage,
Dont je l'ai vu pour vous faire un ſi noble uſage;
Mon cœur, dans ce penchant par vous-même affermi,
Dans cet illuſtre Amant chériſſoit votre ami.

WARWIK.

Vous croyez l'attendrir; vous vous trompez, Madame.
Cet aveu, je le vois, irrite encor ſon ame;
Et livré tout entier à ſa funeſte ardeur,
Il voudroit accabler ſon triſte bienfaiteur.
Il voudroit à l'Autel vous traîner ſur ma cendre:
C'eſt mon ſang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.
Mais avant qu'à vos yeux il puiſſe s'y plonger,
Il doit craindre peut-être encor plus d'un danger.
Adieu.

(Il ſort.)

SCENE V.

EDOUARD *aux Gardes.*

Suivez ſes pas; allez, & qu'on l'arrête;
Qu'on l'enferme à la Tour.

(Ils ſortent.)



SCENE VI.

EDOUARD, ELISABETH.

ELISABETH.

QUel orage s'apprête!
Qu'allez-vous ordonner? Qu'allez-vous faire, ô Ciel!
L'amour étoit-il fait pour vous rendre cruel?

EDOUARD.

Non. Je veux prévenir une révolte ouverte;
Je veux son châtiment, & ne veux point sa perte.
Votre cœur devant moi s'est pour lui déclaré;
Le mien est par vous deux tour à tour déchiré.
Bravé par un Sujet, & haï de vous-même,
J'aurois pu tout permettre à ma fureur extrême.
Peut-être j'aurois dû, dans son coupable sang,
Laver l'indigne affront qu'il faisoit à mon rang.
Mais mon cœur frémiroit d'un transport si féroce;
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce;
Et dans les mouvemens dont je suis combattu,
Je sçais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le voyez, Madame; & du moins votre Maître,
S'il n'est aimé de vous, étoit digne de l'être.

ELISABETH.

Eh bien! si la vertu commande à votre cœur,
De vous-même aujourd'hui sçachez être vainqueur.
Oubliez d'un Amant l'imprudence excusable.
Ah! à vos yeux peut-il être coupable?
Et pourriez-vous haïr un Héros votre appui?
S'il vous ose outrager, soyez grand plus que lui;
Osez lui pardonner: pour punir une offense,
La générosité peut plus que la vengeance.
En excusant ses torts, en lui rendant son bien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le sien.
Songez que sur l'amour cette illustre victoire,
Au-dessus de Warwik éleve votre gloire,

Et me fait à jamais une bien chere loi
D'adorer mon Amant, & d'admirer mon Roi.

EDOUARD.

Qui? moi! lorſqu'un Sujet me brave & me menace,
J'irois récompenſer ſa criminelle audace?
Et je pourrois ici...

SCENE VII.

EDOUARD, ELISABETH, SUFFOLK, GARDES.

SUFFOLK.

Le Comte eſt arrrêté;
Même en obéiſſant il gardoit ſa fierté.
Ses regards menaçans appelloient la vengeance.
Il a ſuivi mes pas dans un morne ſilence:
Mais ce peuple qui l'aime, & dont il fut l'appui,
Paroiſſoit murmurer & s'émouvoir pour lui.

EDOUARD *à Eliſabeth.*

Eh bien! vous l'entendez, & le ſort implacable
Ajoute à tout moment à l'horreur qui m'accable.

(*à Suffolk.*)

J'en ſçaurai triompher. Va, ne crains rien pour moi.
Si Londres ſe ſouleve, il connoîtra ſon Roi.
De mes Gardes ici raſſemble les cohortes,
Et que de ce Palais ils occupent les portes.
L'audacieux Warwik eſpere vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple inſolent.

(*Suffolk ſort.*)

SCENE VIII.

EDOUARD, ELISABETH.

EDOUARD.

Vous ne le verrez point l'emporter sur son Maître:
C'est cet amour fatal que vous avez fait naître,
Qui, remplissant ce cœur de vous seul occupé,
Empoisonne les traits dont le sort m'a frappé.

ELISABETH.

Il faut tout réparer. Cet effort est possible.
Plus que vous ne pensez, ce moment est terrible.
Laissons-là cet amour, fait pour vous aveugler,
Un plus grand intérêt me force à vous parler:
C'est celui de l'Etat. Une Reine ennemie,
De vos divisions déjà trop avertie,
Va sur votre ruine élever ses destins;
Elle attise les feux allumés par vos mains:
Sa haine vous poursuit, sa fierté vous menace,
Et j'ai vu sur son front l'espérance & l'audace.
De vingt mille proscrits les malheureux enfans
Sont prêts à la servir dans ses ressentimens.
Ils entendirent tous au jour de leur naissance,
Autour de leur berceau, le cri de la vengeance:
Voulez-vous leur donner un Chef, un Défenseur,
Réunir Marguerite à son fier oppresseur?
N'armez point un Guerrier que ce peuple idolâtre;
Craignez de rappeller sur ce sanglant théatre
Des spectacles affreux & des scenes d'horreur.
Craignez, pour satisfaire un instant de fureur,
De rouvrir aujourd'hui des blessures récentes,
Que déjà vous fermiez de vos mains bienfaisantes.
Warwik a trop sans doute écouté son courroux:

Mais il ne vous haït point, il est encore à vous;
Et dans l'emportement d'une ame fiere & tendre,
Le cri de l'amitié sembloit se faire entendre.
Je cours auprès de lui. Je lui ferai sentir
Qu'il s'est trop oublié, qu'il doit se repentir :
Je lui rappellerai qu'Edouard est son Maître.
Vous, de vos passions, songez du moins à l'être;
Songez quels ennemis vous allez déchaîner.
Si mes soins sur vous deux ne pouvoient rien gagner,
Par vous deux de l'Etat la perte se consomme :
Mais j'attends d'un grand Roi, la grace d'un grand
homme.

(Elle sort.)

SCENE IX.

EDOUARD *seul.*

ET c'est donc là le cœur qu'un Sujet m'a ravi!
Possesseur d'un trésor qu'en vain j'ai poursuivi,
A son triomphe encor il joint tant d'insolence!
C'en est trop d'outrager mes feux & ma puissance :
Il verra qu'Edouard, instruit de tous ses droits,
S'il n'a ceux des Amans, défendra ceux des Rois.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

La Scene est dans la prison.

SCENE PREMIERE.

WARWIK *seul.*

JOur affreux, jour d'opprobre ! Après vingt ans de gloire !
Quoi ! je suis dans les fers ! ah ! l'aurois-je pu croire,
Qu'Edouard, se portant à ce terrible éclat,
Exposeroit ainsi son Trône & son Etat ?
Que dis-je ? Il connoît mieux ce peuple & sa foiblesse.
Est-ce ainsi que pour moi son zele s'intéresse ?
Vient-il briser mes fers ? M'a-t-il vengé du Roi ?
Londres autant qu'Edouard est ingrat envers moi.
Un jour, un jour, peut-être, avec plus de puissance...
Malheureux ! dans les fers peut-on crier vengeance ?
Il me semble, à ce mot, que ces murs odieux
M'accablent de ma honte & repoussent mes vœux;
Et mes cris, en frappant ces voûtes effrayantes,
Les fatiguent en vain de plaintes impuissantes.
Mais quel ressouvenir vient m'étonner soudain !
Quel changement, ô Ciel ! & quels jeux du destin !
Pour l'orgueil des humains leçon rare & terrible !
C'est dans ces mêmes lieux, dans cette Tour horrible,
Qu'à vivre dans les fers, par moi seul condamné,
Le malheureux Henri languit abandonné.
L'oppresseur, l'opprimé n'ont plus qu'un même asyle.
Hélas ! dans son malheur il est calme & tranquille ;
Il est loin de penser qu'un revers plein d'horreur,
Enchaîne près de lui son superbe vainqueur.

SCENE II.

WARWIK, SUMMER.

WARWIK.

Que vois-je? Se peut-il? Eh! quel bonheur extrême!..
Qui t'amene en ces lieux?

SUMMER.

L'ordre du Roi lui-même.
Je l'aborde en tremblant; Elisabeth en pleurs
Faisoit parler pour vous la voix de ses douleurs.
» Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter sa grace;
» Mais il faut qu'il apprenne à fléchir son audace.
» Allez l'y préparer.. » Je n'ai point sçu, Seigneur,
A quel point il prétend abaisser votre cœur.
Je le connois ce cœur, & je sçais qu'on l'outrage:
Je ressens tous vos maux; comptez sur mon courage.
Elevé près de vous, nourri dans les combats,
Où j'appris si souvent à vaincre sur vos pas,
A quelque extrêmité que le destin vous livre,
Mon sort est d'être à vous, ma gloire est de vous suivre.
Commandez; je vous sers.

WARWIK.

Ami, tu vois mon sort.
J'ai trop suivi peut-être un indiscret transport,
Aux yeux d'un Prince ingrat, forfait inexcusable:
Mais tu sçais qui de nous est en effet coupable.
Yorck m'a tout ravi jusqu'à ma liberté.
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.
Déjà le désespoir dont mon ame est saisie,
Eût épuisé ma force, eût consumé ma vie,
Si la vengeance avide, & si chere à mon cœur,
N'eût ranimé mes sens flétris par la douleur.
Ah! comble cet espoir qui console mon ame,

Cher ami, remplis-toi de l'ardeur qui m'enflamme:
Cours embraser les cœurs de ce peuple incertain;
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon destin.
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance;
Que je n'attends plus rien que de leur assistance;
Et s'il faut encor plus pour m'assurer leur foi,
Dis que le fier Warwik a pleuré devant toi.
Eh! comment ces Anglais pour moi si pleins de zele
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle?
Des droits que j'ai sur eux est-ce là tout l'effet?
Et Marguerite enfin?...

SUMMER.

Elle agit & se tait.
J'attends tout de ses soins: elle amasse en silence
Les traits que par ses mains doit lancer la vengeance.
Ses secrets Partisans, vos amis & les siens,
Echauffent par degrés le cœur des citoyens;
Et tous par elle-même instruits dans l'art des brigues,
Dans ces murs alarmés, ont semé leurs intrigues.
Ils disent qu'Edouard vient d'ôter aux Anglais
Un repos nécessaire, & l'espoir de la paix;
Qu'il attire sur eux les armes de la France;
Qu'ils vont de tout leur sang payer son imprudence.
Votre affront les irrite, & je crois qu'en effet....

WARWIK.

Ah! qu'ils arment mon bras, & je suis satisfait.
Suivi des plus hardis, pénétre cette enceinte:
Si je suis à leur tête, ils marcheront sans crainte.
J'irai vers Edouard, & nous verrons alors
S'il pourra de mon bras soutenir les efforts;
S'il pourra dans son cours arrêter ma vengeance.
Ah! je ressens déjà, je goûte par avance
Le plaisir de le voir à mes pieds renversé,
Et de lui dire: » ingrat qui m'as trop offensé,
» Que j'ai trop bien servi, que j'ai dû mieux connoitre;
» Toi qui n'étois pas fait pour te nommer mon Maître,
» Vois du moins aujourd'hui si je menace en vain,
» Et reconnois Warwik en mourant par sa main.

Mais

Mais je t'arrête trop, & la fureur m'entraîne:
L'instant où je menace est perdu pour ma haine.
Je t'en ai dit assez : va, cours, vole.

SCENE III.

WARWIK *seul.*

AH ! du moins,
Si le sort secondoit & mes vœux & ses soins !
J'écoute trop sans doute une fougue inutile:
Ce peuple est inconstant, & sa faveur fragile.
Hélas ! le malheureux, par l'espoir aveuglé,
Pleure souvent l'erreur qui l'avoit consolé.
O Ciel ! lorsque chargé du sort de l'Angleterre,
Triomphant dans la paix, ainsi que dans la guerre,
Et d'un peuple idolâtre excitant les transports,
Heureux & tout-puissant je revoyois ces bords,
Aurois je pu penser que tant d'ignominie
Dût sitôt éclipser cet éclat de ma vie,
Et que, frappé bientôt des plus cruels revers;
Je venois dans ces murs pour y trouver des fers ?

SCENE IV.

WARWIK, ELISABETH, *une Suivante.*

WARWIK.

QUoi ! Madame, c'est vous ! le Tyran qui m'outrage
Me permet ce bonheur que votre amour partage !
Il n'en est pas jaloux !... C'en est fait; je le vois;

Vous venez me parler pour la derniere fois.
Vous venez me laisser un adieu lamentable.
Tout prêt à m'immoler, un rival implacable
Veut me montrer le bien qui par lui m'est ôté;
Et puisque je vous vois, mon arrêt est porté.

ELISABETH.

Non; d'un sort plus heureux j'apporte le présage;
Pourvu que, fléchissant ce superbe courage....

WARWIK.

Arrêtez; votre cœur doit épargner le mien.
Parlez-moi de vengeance, ou ne proposez rien.

ELISABETH.

Quoi! rien n'adoucira votre esprit inflexible!
Edouard, à ma voix, a paru plus sensible.
J'ai rappellé vos soins, votre fidélité;
Louant votre valeur, blâmant votre fierté;
J'excusois d'un Amant l'altiere impatience:
J'ai réclamé l'honneur & la reconnoissance,
Les nœuds qui dès long-temps sont formés entre nous;
J'ai juré devant lui d'être tonjours à vous.
J'ai demandé la mort, il a plaint mes alarmes.
Enfin, il a promis, en répandant des larmes,
De ne point me forcer à cet hymen affreux,
Qui hâteroit la fin de mes jours malheureux:
Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense;
En passant dans mes bras, insulte à sa puissance;
Sa colere éclatoit à ce seul souvenir;
Tout prêt à s'y livrer, & tout prêt à punir;
Il m'a représenté la révolte enhardie,
Menaçant ses Etats d'un nouvel incendie,
Sa Couronne en péril, son honneur offensé,
Par mille factieux votre nom prononcé,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être...

WARWIK.

Ah! j'en attends l'effet: qu'il est lent à paroître!
Je respire un moment.... je conçois quelque espoir,
Il va sentir les coups qu'il auroit dû prévoir;
Et bientôt....

ELISABETH.

Votre espoir ajoute à mes alarmes,
Vous voulez que pour vous Londres prenne les armes.
Mais je déteste, hélas, ce funeste secours.
C'est en vous défendant qu'on expose vos jours.
Edouard jusqu'ici craint, malgré sa colere,
De porter contre vous un arrêt sanguinaire.
Rarement à son âge on a pu s'endurcir
Dans les rigueurs du Trône & dans l'art de punir:
Mais s'il faut qu'aujourdhui, soulevant l'Angleterre,
Votre nom soit encor le signal de la guerre,
Songez-vous qu'un Monarque à qui vous insultez,
Pourroit frapper en vous le Chef des révoltés ?
Vous êtes dans ses mains sans armes, sans défense;
Et vous le menacez !

WARWIK.

Je suis en sa puissance,
Il est trop vrai. Mon sang, je ne puis le nier;
Est au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer.
S'il a pour l'ordonner, une ame assez hardie,
Et s'il peut, sans trembler disposer de ma vie,
Je recevrai la mort sans en être étonné;
Mais je mourrai du moins sans avoir pardonné.

ELISABETH.

Eh pardonnez, cruel, à votre triste Amante,
Quand mon cœur pour vous seul se trouble & s'épouvante,
Quand je veux vous sauver . . .

WARWIK.

Que servent vos douleurs ?
Votre tendresse ici me doit plus que des pleurs.
Vous allez supplier un ingrat qui m'opprime !
Secondez bien plutôt le transport qui m'anime,
Armez pour moi tous ceux que l'amitié, le rang,
Le devoir, l'intérêt attache à votre sang.
Craignez-vous de tenter la route où je vous guide ?
Est-ce donc en nos jours que le sexe est timide ?
Eh ! n'avons-nous pas vu dans l'horreur des combats,

Marguerite portant son fils entre ses bras,
Disputer aux Guerriers le péril & la gloire,
Et même contre moi balancer la victoire?
Suivez ce grand exemple. Elle revient à moi;
Egalez son courage, osez braver un Roi.
Mon Amante, occupée à trembler pour ma vie,
Pourra-t-elle pour moi moins que mon ennemie?
Allez & des Anglais ranimant la valeur,
Signalez à leurs yeux ma femme & mon vengeur.

ELISABETH.

Ta femme veut sauver Warwik & la Patrie;
Tu les perds tous les deux. Ton aveugle furie
Te cache un précipice à tes pas présenté,
Et chez tes ennemis tu vois ta sûreté!
Marguerite te sert! oses-tu bien l'en croire?
Penses-tu m'éblouir du tableau de sa gloire!
La crois-tu résolue à te garder sa foi,
Elle qui n'eut jamais que l'intérêt pour loi;
Elle qui, tour à tour magnanime & cruelle,
En servant son époux, en vengeant sa querelle,
Portoit sur ses parens son bras ensanglanté,
Et mêloit la grandeur à la férocité?
Quoi désormais Lancastre est ta seule espérance!
Toi, du sang des Yorck appui dès leur enfance,
Rappeller sur ce Trône heureusement rempli,
Une femme implacable, un vieillard avili!
Changer à tout moment d'amis & d'adversaires!
Combattre & soutenir les deux partis contraires!
Crois-moi, c'est étaler aux yeux de l'avenir
Une légéreté dont tu devrois rougir.
Si le parti d'Yorck t'a paru le plus juste,
Persiste dans ton choix, tu le rends plus auguste.
C'est envain qu'Edouard eut des torts avec toi,
Couvre de tes vertus les fautes de ton Roi;
Et lui vouant toujours tes soins & ton hommage,
Honore, au moins pour toi, ce qui fut ton ouvrage;
Répare des affronts qu'il n'a pas dû souffrir.
T'abaisser devant lui, ce n'est point te flétrir.

Lui-même il a paru commander à sa flame :
Un Roi fait le premier cet effort sur son ame,
Et le Sujet balance !

WARWIK.

Eh ! qu'a-t-il fait enfin ?
A son indigne amour il a mis quelque frein ?
Le sacrifice est grand ! Mais moi qu'il déshonore,
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,
Qu'il trahit, qu'il insulte & flétrit tour à tour,
Si je ne suis vengé, je perds tout sans retour.
Peut-être que l'on peut, maître de sa vengeance,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuissance.
Peut-être l'on préfere, avec quelque plaisir,
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir :
Mais signer un accord qu'arrache la contrainte,
Céder à la menace, obéir à la crainte,
Aller comme un esclave échappé de ses fers,
Demander le pardon des maux qu'on a soufferts !
N'attendez pas de moi cet effort impossible.
Dans mon abaissement je suis trop inflexible.
Je vois tout mon outrage, & je hais sans retour.
Laissez-moi cette haine, ou m'arrachez le jour.

ELISABETH.

Eh bien ! c'en est donc fait ! & ton ame barbare
En croit aveuglément cet orgueil qui l'égare.
Ni la voix de l'amour, ni l'espoir d'être à moi,
Mes craintes, mes douleurs, ne peuvent rien sur toi.
Tu brûles d'assouvir ta fureur meurtriere.
Tu voudrois de tes mains embraser l'Angleterre.
Va, nage dans le sang ; va, je ne combats plus
Cet orgueil insensé qui flétrit tes vertus.
Va, cruel, va chercher des triomphes coupables ;
Couvre-toi de lauriers à mes yeux méprisables :
Va, cours plonger ton bras dans le sein de ton Roi :
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante
La main d'un furieux de carnage fumante.
La mienne, loin de toi, va finir mes malheurs,

Expier dans mon ſang mes funeſtes erreurs.
C'en eſt fait ; & je veux, à mon heure ſuprême,
Maudire, en expirant, Edouard, & toi-même,
Le ſort, le ſort affreux qui m'accable aujourd'hui,
Et l'Amant plus cruel, plus barbare que lui.

WARWIK.

Arrête.... O toi qui ſçais ce que mon cœur endure;
Qui devrois adoucir ſa profonde bleſſure,
Toi-même, Eliſabeth, viens-tu l'empoiſonner ?
Hélas ! quand tous les maux ſemblent m'environner,
Ecraſé ſous leur poids, lorſque mon cœur expire,
Ta main, ta propre main l'arrache & le déchire.
C'eſt-là le dernier trait de mon affreux deſtin ;
C'eſt ma derniere épreuve, & j'y ſuccombe enfin.
Ceſſe de tourmenter une ame anéantie ;
Va, je ne hais plus rien que moi-même & la vie.
Eh bien ! va donc trouver ce Tyran, cet ingrat ...
Va, demande pour moi, dans mon horrible état...
Non le pardon honteux qui m'indigne & m'offenſe :
Mais dis-lui que Warwik, appui de ſon enfance,
Qui veilloit ſur ſes jours au milieu des combats,
Et pour le conſerver, s'expoſoit au trépas ;
Qui des Rois ſur ſon front ceignit le diadême ;
Qui n'a de ſes travaux rien voulu pour lui-même ;
Accablé de la vie & laſſé de ſouffrir,
Lui demande un poignard & l'ordre de mourir.

ELISABETH.

Quel eſt l'égarement où ton ame ſe livre ?
Cruel !

SCENE V.

WARWIK, ELISABETH, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

AUprès du Roi, Madame, il faut me ſuivre.
Ses ordres ſont preſſans. Hâtez-vous.

ELISABETH.

C'eſt aſſez.
Cieux ! éloignez les maux qui me ſont annoncés.

WARWIK.

Qui? Toi, m'abandonner! où vas-tu? Non, demeure;
Demeure, Eliſabeth.... Ah! s'il faut que je meure;
Mes yeux du moins...

L'OFFICIER.

Madame, Edouard vous attend.

ELISABETH.

Hélas! pour nous ſauver tu n'avois qu'un inſtant.
Cet inſtant précieux tu l'as rendu funeſte ....
Adieu.

WARWIK.

Vous l'entraînez!

SCENE VI.

WARWIK *ſeul.*

O Toi, toi que j'atteſte;
Toi qui, m'enlevant tout, me refuſes la mort,
Peux-tu permettre, ô Dieu! que ſous les coups du ſort
Le grand cœur de Warwik s'affoibliſſe & ſuccombe?
Avant de m'avilir, Ciel, ouvre-moi la tombe.
(*Il s'aſſied.*)
J'ai peine à réſiſter à mon état affreux.
De momens en momens ce flambeau ténébreux,
Qui luit ſi triſtement dans l'épaiſſeur des ombres,
Verſe un jour plus funebre, & des lueurs plus ſombres.
Malgré moi je frémis : tout porte dans mon cœur
Un chagrin plus profond, une morne douleur...
Hélas! enſeveli dans cette nuit cruelle,
Tout ce que je reſſens eſt horrible comme elle.

Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche... Le fort remplit mon espérance;
On m'apporte la mort.

SCENE VII.

WARWIK, SUMMER, *l'épée à la main*, SOLDATS.

SUMMER.

J'Apporte la vengeance.
Ami, prenez ce fer; soyez libre & vainqueur.

WARWIK (*avec transport.*)

Tout est donc réparé?... Cher ami, quel bonheur!

SUMMER.

Votre nom, votre gloire, & la Reine, & moi-même,
Tout range sous vos loix un peuple qui vous aime.
Marguerite échappée aux Gardes du Palais,
D'abord, à votre nom, rassemble les Anglais;
Je me joins à ses cris: tout s'émeut, tout s'empresse;
Tous veulent vous offrir une main vengeresse.
On attaque, on assiege Edouard alarmé,
Avec Elisabeth au Palais renfermé.
Paroissez; c'est à vous d'achever la victoire.
Ami, venez chercher la vengeance & la gloire.

WARWIK.

Voilà donc où sa faute & le sort l'ont réduit.
De son ingratitude il voit enfin le fruit..
Il l'a bien mérité. Marchons.... Warwik, arrête.
Tu vas de Marguerite assurer sa conquête,
Ecraser sans effort un rival abattu!
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?
Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler Edouard, quand il est sans défense?

Ah!

Ah ! j'embrasse un projet plus grand, plus généreux.
Voici de mes instans l'instant le plus heureux ;
Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire.
C'est moi qui vais fixer le sort & la victoire.
Le destin d'Edouard ne dépend que de moi.
J'ai guidé sa jeunesse, & mon bras l'a fait Roi.
J'ai conservé ses jours, & je vais les défendre.
Je lui donnai le Sceptre, & je vais le lui rendre,
De tous ses ennemis confondre les projets ;
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connoîtra mon cœur autant que mon courage,
Une seconde fois il sera mon ouvrage.
Qu'il va se repentir de m'avoir outragé !
Combien il va rougir ! Amis je suis vengé.
Allons, braves Anglais ; c'est Warwik qui vous guide :
Ne désavouez point votre Chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi,
Et combattre Lancastre, & sauver votre Roi.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

La Scene est au Palais.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH *seule.*

Ciel ! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne ?
La terreur me poursuit, & la mort m'environne.

J'entends autour de moi les cris de la fureur,
Les plaintes des mourans... O Ciel! ô jour d'horreur!
On arrête mes pas: hélas! ce que j'ignore
Eſt plus triſte, peut-être, & plus affreux encore:
Et le Ciel, que ma voix eſt laſſe d'implorer,
Quel que ſoit le ſuccès, me condamne à pleurer.
De Marguerite enfin l'aſcendant nous opprime.
Elle a ſçu malgré moi traîner dans cet abîme
Deux amis, deux Héros, l'un de l'autre admirés,
Deux cœurs nés généreux par l'amour égarés.
Tout ſemble m'annoncer ſon triomphe ſiniſtre.
Warwik, de ſes projets trop aveugle Miniſtre,
Combat pour ſon époux après l'avoir vaincu:
A ſervir une femme il eſt donc deſcendu!
Tu l'emportes ſur nous, trop cruelle ennemie!
Je cede en gémiſſant à ton fatal génie:
Il eſt de ton deſtin d'accabler mon pays.
Eh bien! verſe le ſang: marche ſur nos débris;
Mais du moins quelque jour, pour venger l'Angleterre,
Puiſſe le juſte Ciel, à tes deſſeins contraire,
Arracher de tes mains le fruit de nos malheurs!
Puiſſes-tu loin de nous, pour prix de tes fureurs,
Traînant chez l'Etranger, devenu ton aſyle,
Une vieilleſſe obſcure, une rage inutile,
Mendiant des ſecours que tu n'obtiendras pas;
Mourir en déteſtant ta vie & ton trépas.

SCENE II.

ELISABETH, SUFFOLK.

ELISABETH.

OU courez-vous, Suffolk? Venez-vous?...

SUFFOLK.

Ah! Madame,

Aux transports de la joie abandonnez votre ame ;
Jouissez d'un bonheur que vous n'attendiez pas :
Jamais un jour plus beau n'a lui sur ces climats.

ELISABETH.

Ah ! ce jour à mon cœur n'offroit rien que d'horrible.
Quoi ! Warwik.... Achevez.

SUFFOLK.

Ce Héros invincible,
Le plus fier des Mortels & le plus valeureux,
Est encor le plus grand & le plus généreux.
Déjà de ses succès Marguerite enivrée,
Croyoit à son parti la victoire assurée,
Quand le nom de Warwik, par cent voix répété,
Suspend des combattans l'effort précipité.
Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie :
Amis, où vous emporte une aveugle furie ?
Anglais, quel ennemi poursuit votre courroux ?
C'est ce même Edouard jadis choisi par vous,
Qui vous fut dans ces murs présenté par moi même,
Qui de vos propres mains reçut son Diadême.
Si c'est Warwik, amis, que vous voulez venger,
Défendez votre Maître, au lieu de l'outrager.
Partagez avec moi cette gloire si belle ;
O mes braves Anglais, c'est moi qui vous appelle;
Reconnoissez ma voix. Ses paroles, ses traits,
Cet aspect si puissant & si cher aux Anglais,
Le feu de ses regards, cette ame grande & fiere,
Cette ame sur son front respirant toute entiere,
Cet empire suprême, & ces droits si certains
Qu'un Héros eut toujours sur le cœur des humains,
Subjuguent les esprits. Tout obéit, tout change.
Du côté d'Edouard tout le peuple se range ;
Et ce Prince & Warwik, pressés de tous côtés,
Dans les bras l'un de l'autre à l'envi sont portés.
J'observois Edouard : je cherchois à connoître
Si, dans un tel moment, humilié peut-être,
Contre un dépit secret il défendroit son cœur,
Et pourroit à Warwik pardonner sa grandeur.

Mais rien ne l'a furpris, il faut que j'en convienne.
Dans l'ame de Warwik il fembloit voir la fienne,
Il n'étoit qu'attendri, fans être confondu ;
Et devant le Héros le Roi n'a rien perdu.
La joie & le bonheur remplacent les alarmes ;
Le Peuple, les Soldats laiffent tomber leurs armes,
Enfin dans tous fes droits Edouard affermi,
Retrouve fa vertu, fon Trône & fon ami.

ELISABETH.

Et voilà le Mortel qu'a choifi ma tendreffe !
Non, tu ne conçois pas cet excès d'alégreffe,
Ces transports que je fens, qu'infpirent à mon cœur
Ces vertus dont fur moi réjaillit la fplendeur ;
Cet effort d'un Héros, ces honneurs qu'il mérite...
Vient-il ?

SUFFOLK.

Vers la Tamife il pourfuit Marguerite ;
Quelques mutins encor, dans leur rage obftinés,
A combattre, à mourir fembloient déterminés :
Warwik le fer en main, les frappe & les renverfe,
Leur foule devant lui fuccombe & fe difperfe.
Cependant qu'Edouard, autour de ce Palais,
Appaife le défordre, & rétablit la paix.
Mais, le voici lui-même.

SCENE III.

ELISABETH, EDOUARD, SUFFOLK, GARDES.

ELISABETH.

AH ! partagez ma joie.
Sire, après tous les maux où mon cœur fut en proie,
Hélas ! j'ai bien le droit de sentir mon bonheur,
D'applaudir au Héros si digne de mon cœur,
Que sans doute avec moi vous admirez vous-même,
Ce qu'il a fait pour vous ; oui, cet effort suprême...

EDOUARD.

Je le sens, je l'admire, & je n'en rougis pas :
Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.
C'est peu d'avoir dompté la révolte & la guerre,
C'est peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre ;
Je lui dois encor plus : pour ce cœur satisfait,
L'amitié de Warwik est son plus grand bienfait ;
J'en suis digne du moins, & je lui rends la mienne ;
Ma générosité doit égaler la sienne ;
Et mon cœur n'est pas fait pour le déguisement.
Je sçais qu'il est un art de feindre lâchement,
D'oublier un service, & jamais une offense,
D'attendre le moment propice à la vengeance :
D'autres le puniroient de les avoir servis :
Il est beaucoup de Rois ; il est bien peu d'amis.
Mais j'abhorre à jamais cette exécrable étude,
Cet art de la bassesse & de l'ingratitude.
L'amour seul a produit & mes torts & les siens ;
La vertu nous ramene à nos premiers liens.
A la loi du traité je suis prêt à me rendre :
Il mérita vos vœux, je cesse d'y prétendre.
Je commande à l'amour ; & plein des mêmes feux,
Je sçaurai....

SCENE IV.

ELISABETH, EDOUARD, MARGUERITE, SUFFOLK, GARDES ET SOLDATS.

MARGUERITE.

Le destin me ramene à tes yeux;
Tu me vois ta captive, & pourtant triomphante:
Tremble: j'apporte ici le deuil & l'épouvante.
(A Edouard.) *(A Elisabeth.)*
Warwik est ton ami; Warwik est ton Amant;
Frémissez tous les deux dans ce fatal moment:
Il meurt.

ELISABETH.

Warwik!

EDOUARD.

O Ciel!

MARGUERITE.

Et j'ai proscrit sa vie.
De fideles amis ont servi ma furie;
Mêlés parmi les siens, ils l'ont enveloppé:
Toi seul es plus heureux, toi seul m'es échappé.

EDOUARD.

Barbare!

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenseur coupable;
Qu'il me servît, ou non sa mort inévitable,
Dût punir aujourd'hui son infidélité,
Ou l'orgueil du secours que son bras m'eût prêté.
Toi, tu peux le venger; & tu peux méconnoître
Les droits des Souverains: tu n'es pas né pour l'être.
(Elle sort.)

EDOUARD.

Je le suis pour punir un monstre furieux.
Ah! que vois-je?

SCENE V. & dèrniere.

Acteurs précédens. WARWIK *apporté par des Soldats*, SUMMER.

ELISABETH *courant à lui.*

WArwik, cœur noble & malheureux!

EDOUARD.

(A Warwik.)

Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime ;
Ah! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime ;
Cette femme barbare, au milieu des tourmens,
Bientôt....

WARWIK.

Ecoutez moins de vrais ressentimens ;
Renvoyez à Louis cette Reine cruelle :
Il pourroit la venger.... Ne craignez plus rien d'elle.
Ce peuple qui m'aima, la déteste aujourd'hui ;
Qui m'a donné la mort, ne peut régner sur lui.
Pleurez moins mon trépas .. ma carriere est finie
Dans l'instant le plus beau dont s'illustra ma vie.
Ma voix a fait encor le destin des Anglais,
Et j'emporte au tombeau ma gloire & vos regrets.

ELISABETH.

Ah! ton Elisabeth ne pourra te survivre ;
J'ai vécu pour t'aimer ; je mourrai pour te suivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort....

WARWIK.

Vivez, si vous m'aimez.

(A Edouard.)

Soyons vrais, de nos maux n'accusons que nous-même.
Votre amour fut aveugle, & mon orgueil extrême.

Vous aviez oublié mes services; & moi
J'oubliai trop, hélas! que vous êtiez mon Roi.
Nous en sommes punis.... Mes forces s'affoiblissent;
Ma voix meurt & s'éteint, & mes yeux s'obscurcissent.

(*A Elisabeth.*)

Ma chere Elisabeth, Adieu.... séchez vos pleurs;
Je ressens à la fois la mort & vos douleurs.
Hélas! il est affreux de quitter ce qu'on aime.

(*A Edouard.*)

Réparez, s'il se peut, son infortune extrême;
Sur ses jours malheureux répandez vos bienfaits.
Warwik meurt votre ami.... Ne l'oubliez jamais.

(*Il meurt.*)

FIN.